Cérémonie de Mon Repos – 8 novembre 2026 – Discours

Salutations protocolaires

Ils avaient vingt ans. Ils avaient un métier, une famille, l'avenir devant eux.
En août 1914, et plus tard en septembre 1939, ils ont tout laissé, sont partis à la frontière protéger notre pays. Certains ne sont jamais revenus.
Ce monument, plébiscité par la population, fut inauguré en 1921 devant trois mille personnes, pour que leur sacrifice ne tombe jamais dans l'oubli.
Depuis, grâce au travail d'un Comité engagé, Genève revient ici chaque année, honorer leur mémoire.
À vous, les familles aujourd'hui parmi nous, soyez certaines que ces noms ne sont pas seulement un souvenir gravé dans la pierre, ils sont inscrits dans notre histoire collective.
Nous sommes là pour eux, avec vous.
Et la question qu'ils nous posent n'a pas vieilli.

On croit souvent que mourir pour son pays, c'est tomber sous le feu de l'ennemi. Eux sont morts autrement. Près de trois mille soldats suisses ont perdu la vie entre 1914 et 1918, emportés par le froid, la maladie, les accidents. À l'automne 1918, la grippe espagnole en a fauché plus de la moitié. Il n'y a pas eu de bataille ni de victoire à célébrer. Il y a eu la longue garde, l'attente, la fatigue et la solitude.

C'est peut-être là le cœur de ce que nous honorons aujourd'hui.
Non pas l'héroïsme d'un instant, mais la fidélité de chaque jour.
Celle de l'homme qui reste à son poste quand rien ne se passe, parce que tout pourrait arriver. Une fidélité silencieuse, sans laquelle rien ne tient.
En 1940, cette fidélité est mise à l'épreuve. La France tombe. La Suisse est presque encerclée par les forces de l'Axe. Beaucoup murmurent alors qu'il serait peut-être raisonnable de s'accommoder. Le 25 juillet, le général Guisan réunit ses officiers sur la prairie du Grütli. Son message pourrait se résumer en un mot : tenir. Il ne promet pas la victoire. Il refuse la résignation.
Voilà ce que nous lèguent ces hommes, et ces femmes qui ont tenu elles aussi, aux champs, à l'usine, au foyer : ils nous lèguent une attitude. Décider de rester debout quand tout invite à plier.
Bernard de Chartres disait que nous sommes des nains juchés sur des épaules de géants, et que si nous voyons plus loin, c'est qu'ils nous portent.
Ces hommes et ces femmes sont nos géants.

Mais notre horizon s'est assombri. Depuis bientôt cinq ans, l'invasion russe plonge l'Ukraine dans la guerre. Des villes sont dévastées, des enfants déportés, l'hiver utilisé comme une arme. Il y a trois ans, Israël a vécu le jour le plus meurtrier de son histoire, et la guerre qui a suivi a ravagé Gaza. Partout où la violence fait rage, ce sont les civils qui en paient le prix.

Ici, en Europe, nous pensions que la paix était un acquis.
Nous redécouvrons qu'elle exige d'être défendue.
Nous la croyions éternelle, parce que d'autres l'avaient payée pour nous.
Nous savons désormais qu'elle est menacée jusque chez nous.
Non par des chars à nos frontières, mais par des armes plus silencieuses : cyberattaques, désinformation, sabotages, ingérences. Moins visibles, elles n'en sont pas moins redoutables, installant une peur diffuse. Une peur légitime.

Alors devant ce mémorial, une seule question vaut d'être posée.
Non pas : qu'aurions-nous fait à leur place ? Il est trop facile d'y répondre.
Mais : que faisons-nous, à la nôtre ?

L'histoire nous enseigne qu'au moment décisif, ce sont des consciences qui font la différence.
En 1859, à Solférino, Henry Dunant voit des femmes soigner tous les blessés en répétant *Tutti fratelli*, tous frères. De ce murmure naîtront la Croix-Rouge et les Conventions de Genève.
En 1938, Paul Grüninger, commandant de la police saint-galloise, ouvre la frontière à des réfugiés juifs et le paie de sa carrière.
En 1944, à Budapest, le vice-consul suisse Carl Lutz arrache des dizaines de milliers de vies à la déportation, armé de son seul courage et de simples lettres de protection.
Aucun d'eux n'avait, à lui seul, le pouvoir de changer le monde.
Mais chacun a refusé de détourner le regard.
Et c'est ainsi que le destin d'innombrables vies a changé.

Cette lignée ne s'est pas éteinte, et la Genève internationale le sait dans sa chair. À Bagdad, où Sergio Vieira de Mello trouva la mort en 2003, du Proche-Orient au Soudan, des femmes et des hommes sont tombés pour avoir porté secours ou défendu le droit. Eux aussi sont morts au service d'un idéal plus grand qu'eux, et ce matin, ils ont leur place dans notre souvenir.

Cette chaîne de fidélité ne s'arrête pas avec eux. Nous en sommes aujourd'hui les maillons. Ce qui nous rassemble, c'est la conviction qu'une communauté se reconnaît à ce qu'elle refuse d'oublier. Ce lien de mémoire et de confiance est notre première défense. À nous de l'entretenir. Car notre devoir de mémoire ne s'arrête pas au pied de ce monument. Il n'a de sens que s'il devient un devoir d'action.

Un devoir de lucidité, d'abord : voir le monde tel qu'il est, et non tel que nous voudrions qu'il soit. Accepter que la liberté et la sécurité ont un prix, et que ce prix se paie bien avant le danger.
Un devoir de courage, ensuite. Le courage de la solidarité, quand il serait plus simple de regarder ailleurs. Le courage de nous défendre, quand il serait plus commode de croire que d'autres le feront pour nous.
Un devoir de transmission, enfin. Dire aux jeunes qui sont ici, que ces noms honorés par ce mémorial ne sont pas des abstractions. Que derrière chacun, il y avait un visage, une voix, des rêves semblables aux leurs.
Et que c'est à nous qu'il revient de leur léguer un monde en paix.
À eux, nous confions la mémoire de ceux qui l'ont rendue possible.

Camus assignait d'ailleurs à chaque génération la tâche *d'« empêcher que le monde se défasse* [1]». Cette tâche est désormais la nôtre. Et elle n'attend pas demain.

Mais l'histoire nous enseigne aussi que le pire n'est jamais certain.
Ceux qui ont tenu en 1940 ne connaissaient pas la fin de l'histoire.
Ils ont tenu quand même. L'espérance, c'est cela : agir sans avoir la certitude de réussir, parce que nous savons ce qui mérite d'être défendu.
Notre sécurité. Nos libertés. Et notre humanité, à laquelle nous ne renoncerons jamais.

Ils étaient là où leur pays les attendait. À notre tour d'être là où notre époque nous attend.
Dans un instant, le silence tombera sur ce parc. Un silence qui nous rassemble, croyants et non-croyants. Un silence où les vivants et les morts se rejoignent. Par lui, nous leur disons : vous n'êtes pas seuls. Et nous ne le sommes pas non plus.

[1] Discours de Suède (acceptation du prix Nobel de littérature), Stockholm le 10 décembre 1957.

À ceux qui souffrent aujourd'hui, nous devons la solidarité.
À ceux qui viendront après nous, nous leur devons une paix que nous aurons eu le courage de préserver.
À ceux dont le sacrifice est honoré ici, nous devons la mémoire.
Qu'ils reposent dans la paix qu'ils nous ont léguée.
Et que leur souvenir nous garde debout.

Je vous remercie de votre attention.

Simone de Montmollin
Conseillère nationale

Genève, le 8 novembre 2026